

BIZARRERIES D'UN HOMME MILLIONNAIRE.

Si parmi ces maçons déguenillés qui broient du plâtre, ces menuisiers qui équarissent des poutres au soleil, ces hommes couverts de sueurs qui traçent une enceinte grande à contenir une ville, vous apercevez un ouvrier plus infatigable, changeant de fonction à chaque instant, plus mal vêtu que tous les autres, plus familier que les uns, plus hardi buveur que les autres, vous avez retrouvé le jeune marquis de Brunoy, conseiller secrétaire du roi, maison, couronne de France et de ses finances. Il exhausse d'un étage le château de son père, celui qui avait suffi à l'orgueil de deux financiers, à M. Brunet, à M. Paris de Montmartel. Il le veut plus spacieux, il le veut royal ; il bâtit des communs presque aussi vastes que ceux de Versailles, dessine des cours d'honneur où pourraient tourner les équipages du roi ; peut-être compte-t-il sur une visite royale !—Cela n'est pas sans exemple : Louis XIV parut bien à la fête du financier Samuel Bernard. S'il ne peut rien changer à la primitive construction du château, il l'a flanqué du moins de logemens sans fin. C'est un Versailles en tas. Une fois le château enflé de bâtimens, il songe au jardin, au parc, aux eaux, aux cascades. Si l'eau est trop loin, si la rivière coule à cent pas au-dessous, il prend la rivière par le coude, la violente et la mène entre son château et sa cascade. Lui eût-on dit : Mgr., il nous faut l'océan ; il eût répondu : allez le chercher, voilà de l'or. Les travaux ne ralentissent pas ; ils ne sont suspendus qu'à midi, heure à laquelle le Marquis mange de la soupe aux choux avec ses ouvriers. Ensuite viennent de Paris et par caravanes des chariots pleins de meubles, de tapisseries, de glaces, et d'ouvriers perchés sur ces meubles. A ceux qui leur demandent en les voyant passer dans les allées de la forêt de Sénart : Bonnes gens, pour qui ces belles choses ? ils répondent : pour M. le Marquis de Brunoy.

Et quand le château est bâti, meublé, agrandi, planté, arrosé, que des millions ont été dépensés pour lancer des eaux sur le gazon, pour avoir du gazon autour d'une serre-chaude qui renferme les végétaux les plus rares ; quand le roi Louis XV pourrait entrer par cette porte ouverte dans l'axe du château, au bout d'une allée merveilleuse de perspective, le roi et toute sa cour ; alors le Marquis de Brunoy réunit tous ses compagnons d'ouvrage, et leur dit :

« Si vous avez bâti le château, vous l'habitez. Il est à vous.—Les maçons et les paysans de Brunoy pensaient que le Marquis était devenu fou.—Oui, il est tems de former ma maison. Toi, la Tuile, tu seras mon valet de chambre, six mille livres d'appointemens ; toi, le Loup, mon gâcheur, tu seras mon secrétaire, dix mille livres : toi, Renaudin, qui fais si bien la soupe aux choux, sois mon intendant ; toi, le vitrier là-bas, tu rempliras les fonctions de mon officier des classes ; vous autres qui n'êtes que bûcherons, de votre état, vous passez de droit domestiques de pied et laquais de ma maison. Demain, vous irez à Paris vous commander des habits appropriés aux nouvelles charges que je vous destine à occuper près de moi. A votre retour nous rendrons à mon respectable père les honneurs funèbres qui lui sont dus.

Quelques mois après l'explicable isolement du Marquis de Brunoy, son père, Paris de Montmartel, était mort des chagrins qu'il lui avait causés. Cet événement surprit le Marquis tandis qu'il achevait de meubler le château, dont il ne croyait pas être sitôt le maître absolu. On a vu qu'il avait voulu inaugurer par un jour de tristesse filiale, et à l'exemple des nobles familles, faire prendre le deuil à la vaste domesticité de sa maison. Le deuil ne manqua pas d'une certaine singularité. Tous les domestiques furent vêtus de serge noire de la tête aux pieds. Chaque habitant reçut six aunes de la même étoffe, afin de participer, à raison de sa taille, à la douleur du marquisat. Un rideau noir incommensurable caparçonna le château du faite à la base. De longs crépès furent noués aux arbres ; des pleureuses attachées au front de marbre des statues. Le canal qui traverse la propriété au lieu d'eau laissa couler de l'encre. Et quand les eaux jouèrent vers le coucher du soleil, sur le disque duquel le Marquis regretta beaucoup de ne pouvoir jeter un voile noir, on vit les tritons, les syrens et les grenouilles des bassins, rejeter de l'encre par leurs conques et par leurs bouches.

C'étaient tous les jours nouvelles idées, nouvelles folies.

Une fois il convia ses bons amis les vilains à un superbe repas qu'il donna dans une des plus belles salles du château. Selon l'usage, le menu fut formidable, la plaisanterie ruissela avec le vin, des lèvres sur la nappe.

—« Mes amis, leur dit le Marquis au moment suprême du dessert, quand les convives de belle humeur mouchaient déjà les bougies avec leurs doigts, et s'enroulaient à l'orientale des serviettes autour de la tête, mes amis, je réclame votre attention, si c'est possible, pour quelques minutes. »

Des figures de terre cuite, pointes en rouge, s'efforcèrent de garder le sérieux nécessaire à la communication qui allait être faite par le Marquis.

« Vous savez qu'on me reproche dans le monde d'être trop familier avec vous, et de vous avoir laissé prendre trop de libertés, d'avoir oublié que vous étiez mes vassaux, de vous avoir admis à ma table, et beaucoup d'autres torts dont vous voyez que je ne corrige, puisque je vous tutoie tous, puisque je bois dans le verre de mon voisin Ventuecel à la santé de vous tous, puisque je vous invite tous pour demain à renouveler la réunion d'aujourd'hui. Cependant si je suis fier d'avoir effacé toute différence entre nous, si j'ai voulu que nous fussions tous égaux comme les six bouteilles d'un panier de Chamberlin, il n'est pas moins vrai que vous n'êtes que des vigneron, des serruriers, des engraisseurs de volailles, des tonneliers, des gardes-chasse, etc., et que je suis le Marquis de Brunoy.

—M. le Marquis, nous n'avons jamais prétendu le contraire.

Il les interrompit en frappant la table de son verre.

—Je le sais : aussi, pour en finir avec les reproches dont on m'assomme, après avoir été vilain avec vous, ce qui n'a pas réussi auprès de gens obstinés à m'appeler marquis ; je prétends que vous soyez marquis comme moi ; ce qui va avoir lieu sur le champ. Et vous serez marquis avec marquisat, ce dont beaucoup ne sauraient se flatter en France. Vous aurez tous un quartier de terre pris dans les possessions de Brunoy..... Silence donc ! et que l'on aille prendre l'air au jardin, si l'on est incommodé.

Toi, mon vigneron, je te crée Marquis de la Chopine, ta terre prendra le nom de Chopine vieille ; salut, marquis de la Chopine vieille ! Tes armes seront d'azur au gobelet d'argent vomissant de gueule. Toi, mon tonnelier, je te nomme marquis de la Futaille, et tu signeras Beauceuf de la Futaille. Tu porteras de sinople au tonneau cerclé d'or semé de bouchons à l'orlé. A ta santé, marquis de la Futaille ! Toi, mon sommeiller, tu seras désormais marquis de la Bouteille, ou Christophe de la Bouteillerie. Tu porteras de lie plein ton écusson. Toi, là-bas, je te fais marquis de la Chaudière. Ton écusson : des chaudières l'une sur l'autre, comme la maison de Lara en Espagne. Ton voisin, marquis de la Cuve. Messieurs les marquis, j'espère qu'à présent que vous voilà tous nobles, il n'en sera ni plus ni moins qu'au paravant entre nous ; l'opinion du monde est satisfaite ; condescendons à ses préjugés de costume.

Le marquis sonna ; six domestiques parurent.

—Donnez des bas de soie brodés, des perruques blondes et des souliers à boucles à MM. les marquis.

—A vos paysans ?

—Aux marquis de la Chopine vieille, de la Futaille et de la Bouteillerie ; entendez-vous, valets ?

Il sonna d'un autre côté.

—Donnez des chemises et des épées à MM. les marquis.....

—Mais, M. de Brunoy....

—Obéissez : les chemises sont dans mon armoire, les épées accrochées dans mon alcôve.

Il sonna une troisième fois.

—Lavez le visage et les mains à MM. les marquis.

Et les vassaux se laissaient faire, éprouvant la sensation glorieuse, mais bien moins prévue, dont jouit Sancho Pança, lorsqu'après des années de traverses, il fut nommé au gouvernement de Barataria. Ils se laissaient faire, croyant qu'on n'en usait pas autrement pour créer des marquis.

—Maintenant, Messieurs, leur dit Brunoy, il nous reste encore à nous promener à travers le pays, afin qu'on sache désormais qui vous êtes. Je veux qu'on vous respecte comme moi-même.

Trainées par six chevaux, huit voitures s'élançèrent dans Brunoy, tournant, montant, descendant dans des rues étroites où trois ânes de front, qui vont au marché, sont mal à l'aise. Les bourses poudrées des marquis, leurs perruques qui les faisaient ressembler à des caniches de la grande espèce, leurs beaux jabots se détachant en blanc sur leurs figures ponçonnées, leurs étoffes à ramage, et leurs manchettes à points d'Angleterre folâtraient aux portières. Les femmes du pays n'en revenaient pas :—Notre père qu'est marquis !—Gros Louis, qu'est aussi marquis ! Et les enfans qui croyaient que c'étaient les voitures du roi, saluaient le serrurier, le charron, l'engrais-seur de volailles, le maréchal-ferrant, le tonnelier, leur père, leur oncle, en criant : Vive le roi !

Ainsi en un seul jour, le marquis de Brunoy anoblit tout le bourg. Le lendemain chacun n'en reprit pas moins sa fonction accoutumée ; le marquis étrilla les chevaux, le marquis battit en grange, le marquis engraisa la vaille.

Mais ce n'était pas tout, il lui fallait encore de plus coûteuses et surtout de de plus bizarres dissolutions. Un beau jour il retint auprès de lui l'abbé Bonnet, l'un de ses conseillers intimes : Bonnet, lui dit-il.—M. le Marquis.—Il y a une église à Brunoy ?—Fort laide, fort pauvre, fort petite.—On posera huit cloches d'abord au clocher, Bonnet.—Huit cloches ! y songez-vous ? il n'y a pas de paroisse à Paris qui en ait autant.—Raison de plus.—Mais le clocher s'écroulera.—Nous bâtirons un autre clocher si celui-là tombe ; nous ferons faire un service aux morts ; huit cloches, bien. Je veux que l'église ait seize chantres.—Jésus ! c'est plus qu'à St. Roch !—Je ne dis pas le contraire ; seize serrens ; dix-huit enfans-de-chœur et quatre sonneurs ; j'aime les sonneurs.—Mais on n'y tiendra pas du bruit.—L'abbé, vous aimez les orgues, ne vous en cachez pas ; soient un organiste et un maître de la sonnerie.—Ce sera Notre-Dame en petit.—Comment en petit ? Douze chanoines attachés à la fabrique. Nous aurons office canonial, l'abbé.—Ce sera Notre-Dame en grand, je le vois.—On dorera la chapelle du portique à l'autel, avec beaucoup de pommes d'or, de grenades d'or, de raisins d'or, pour les guirlandes des entrecolonnemens.—M. le Marquis, fera-t-on dorer les paroissiens ?—Je ne plaisante pas, l'abbé ; on pavera rose et blanc toute l'église ; demain les architectes viendront.—Qui sera chargé de veiller à ces travaux ?—Vous, l'abbé, et je vous recommande de m'apporter le registre de la paroisse où tous ces dons seront écrits de ma main.—Est-ce tout ?—Demandez à Paris 176 chappes. L'abbé pouffa de rire.—Qui portera ces 176 chappes ? Gravement le marquis répondit : Apparemment, Bonnet, ceux qui porteront 33 chasubles, 115 tuniques, 57 étoles.—La cathédrale est complète maintenant.—Pas encore, Bonnet ; faites venir 9 lustres de Bohême, 36 girandoles, 6 candélabres à sept branches, 90 chandeliers en cuivre, 8 chandeliers en ar-